

LE TRIBUNAL
DES FEMMES,

OU

LES VACANCES
DE CAUDEBEC,

COMÉDIE EN UN ACTE,

Mélée de Vaudevilles,

PAR M. DUMERSAN,

*Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre des Variétés, le 1^{er} octobre
1814*

Prix : 1 franc 25 cent.

A PARIS,

Chez Madame MASSON, Libraire - Editeur de
Pièces de Théâtre et de Musique, rue de Riche-
lieu, vis-à-vis le Théâtre Français, N^o 7.

1814.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

M. ROQUENTIN , Président.	<i>M. Brunet.</i>
Mad. ROQUENTIN , Présidente.	<i>Mad. Barroyer.</i>
M. TOUFLARD , Assesseur.	<i>M. Lefevre.</i>
Mad. POUFLARD , sa femme.	<i>Mad. Vautrin.</i>
Mad. BONBEC , Rapporteuse.	<i>Mad. Picot.</i>
M. GRIFFONOT , Greffier.	<i>M. Melcour.</i>
Mad. GRIFFONOT , Greffière.	<i>Mlle Virginie.</i>
M. NAZILLARD , Huissier.	<i>M. Odry.</i>
Mad. NAZILLARD , Huissière.	<i>Mlle Marianni.</i>
M. BAVARET , Avocat.	<i>M. Cazot.</i>
Mad. BAVARET , Avocate.	<i>Mlle Elomire.</i>
SAINVAL , jeune Avocat.	<i>M. Vernet.</i>
ROSE DERMILLY , nièce de M. Ro-	
quentin.	<i>Mlle Pauline.</i>
GOTHON , } Servantes.	<i>Mlle Adèle.</i>
MADEON , }	<i>Mlle Maria.</i>
Femmes de la ville.	
Sept jeunes gens de la ville.	



La scène se passe à Caudebec.

Le théâtre représente une salle d'audience ;
au fond le tribuna! ; sur le côté droit les ban-
quettes pour le public.

LE TRIBUNAL DES FEMMES.

SCENE PREMIERE.

M. GRIFFONOT, M. NAZILLARD.

GRIFFONOT.

VOILA toutes mes expéditions faites, tous mes dossiers en ordre, tous mes cartons en place et toutes mes chemises cottées.

NAZILLARD.

Je viens de mettre dans l'armoire ma robe d'huissier.

GRIFFONOT.

Dieu merci, M. Nazillard, aujourd'hui commencent les Vacances de Caudebec.

NAZILLARD.

Tudieu ! M. Griffonot, comme nous allons nous en donner pendant six semaines !

GRIFFONOT.

Quel plaisir, M. Nazillard, d'être ce temps-là sans grossoyer et sans minuter ! Le triste métier que celui de greffier !

NAZILLARD.

La sottise chose que d'être huissier !

GRIFFONOT.

Entendre tous les jours plaider ce maudit Bavaret, le plus verbeux, le plus diffus, le plus loquace des mauvais avocats de province.

NAZILLARD.

Etre obligé de réveiller l'assesseur Ponflard qui passe les nuits à jouer le boston, et qui dit qu'il ne dort bien qu'à l'audience.

GRIFFONOT.

Etre obligé de transcrire les jugemens de cet éternel

M. Roquentin , qui , depuis près de cinquante ans , est bailli de cet endroit.

NAZILLARD.

Vive les vacances !

GRIFFONOT.

Nous ferons des promenades champêtres.

NAZILLARD.

Nous irons à la pêche.

GRIFFONOT.

À la chasse.

NAZILLARD.

Et le soir chez madame Roquentin.

GRIFFONOT.

Sa maison est devenue très-aimable depuis qu'elle a chez elle cette jolie nièce de Paris.

NAZILLARD.

Quelle tournure auprès de celle de nos femmes !

GRIFFONOT.

Quelle grâce dans son maintien !

NAZILLARD.

Aussi les dames de la ville en sont-elles jalouses.

GRIFFONOT.

A qui le dites-vous ?

Air : Ah ! que je sens d'impatience.

Madame Griffonot me boude,
Pour avoir pris un jour sa main.

NAZILLARD.

Moi , pour avoir touché son coude ,
Ma femme m'a fait un beau train.

GRIFFONOT.

Pouffard , qu'amour enflamme ,
L'autre jour , de sa femme ,
Reçut , comme un benet ,
Un bon soufflet.

NAZILLARD.

Toutes nos épouses , dans l'âme ,
Sont jalouses de tant d'attraits.

Ah ! que de caquets !
De méchants projets ,
Que de vilains tours ,
Que de sots discours !

(5)

Pour la maltraiter,
Pour nous tourmenter,
Argus féminins,
Ces esprits malins
S'entendent.

GRIFFONOT.

S'entendent.

Mon dieu ! que je les plains !

NAZILLARD.

'Ah ! voici l'avocat Bavaret avec l'assesseur Pouflard.

SCENE II.

Les Mêmes, POUFLARD, BAVARET.

BAVARET.

Bonjour, Messieurs, bonjour.

POUFLARD.

Tout est-il en ordre, M. Griffonot ?

GRIFFONOT.

Oui, dieu merci, M. Pouflard.

POUFLARD.

Tant mieux, tant mieux. Que les affaires dorment.

BAVARET, (*riconnant.*)

Oui, chacun à son tour, n'est-ce pas ?

POUFLARD.

'Allons, allons, pensons au plaisir. Où déjeûnera-t-on aujourd'hui ?

BAVARET.

Vous êtes fort pour le déjeûner, M. Pouflard.

POUFLARD.

Oui, corbleu !

Air :

Là, le plaisir seul nous rassemble :
Point de chicanes, de débats ;
On peut y voir trinquer ensemble
Les juges et les avocats.
Entre eux la paix est bientôt faite,
S'ils se sont fait, dans un procès,
Quelques querelles au palais,
Ils les vident à la buvette.

BAVARET.

'Ah ! ça, vous savez que nous avons ce matin une

partie de chasse que le bailli Roquentin nous donne dans ce bois qui lui vient de sa femme.

POUFLARD,

Beau bois, ma foi, beau bois !

GRIFFONOT.

Nous y sommes invités, M. Nazillard et moi.

BAVARET.

Tant mieux, tant mieux : nous serons au complet.

Air : *Le Briquet.*

Nos clercs à la marche alerte
Nous serviront de piqueurs.
Nous dirons aux assesseurs
D'aller à la découverte.
Aussitôt que l'on criera
Que la grosse bête est là,
Le Bailli se montrera.
C'est alors qu'à la curée
Plus d'un procureur parait,
Les avocats en arrêt,
Tiennent la proie entourée ;
Nos furêts sont les greffiers,
Et les huissiers nos limiers
Oui, les huissiers sont nos limiers.

GRIFFONOT.

Et les dames en sont-elles ?

BAVARET.

Ne m'en parlez pas ; elles étaient invitées : ma femme m'a signifié ce matin qu'elle n'irait pas.

NAZILLARD.

La mienne aussi.

POUFLARD.

Madame Pouflard n'ira pas non plus. Et cependant, je lui ai fait faire une amazone de taffetas flambé, qui lui donne un air... l'air de Diane chasserresse. Mais, dès que la petite Parisienne est d'une fête...

GRIFFONOT.

Leur jalousie est au plus haut degré.

BAVARET.

Cette jeune personne est la pomme de discorde. Ma femme me tourmente depuis qu'elle est ici.

TOUS LES TROIS.

La mienne aussi.

BAVARET.

Certainement, c'est une excellente femme,

TOUS LES TROIS.

La mienne aussi.

BAVARET.

Elle ne voudrait pas...

TOUS LES TROIS.

Ni la mienne non plus.

BAVARET.

Me faire le moindre chagrin:

POUFLARD.

C'est comme Madame Poufflard.

BAVARET.

Assurément, j'adore ma femme.

LES TROIS AUTRES.

C'est comme moi.

BAVARET.

Mais si je lui cédaï, on me prendrait pour une bête.

LES TROIS AUTRES.

C'est comme moi.

BAVARET.

J'entends le bailli Roquentin. Nous allons lui monter la tête.

SCÈNE III.

Les Mêmes, M. ROQUENTIN.

ROQUENTIN,

Messieurs, je vous trouve assemblés fort à propos. Il y a dans la ville rumeur, révolte, sédition.

POUFLARD.

Dans la ville ! Je vous conseille de...

GRIFFONOT.

Je vais dresser une plainte.

BAVARET.

Je plaide contre toute la ville, qui...

NAZILLARD *les interrompant.*

Silence, Messieurs.

ROQUENTIN.

Chassez le naturel, il revient bride-abattue. Ecoutez donc. Or sus, il n'y a en combustion que la moitié de la ville.

POUFLARD.

C'est bien assez, et je pense qu'il faut...

ROQUENTIN.

Vous taire, M. Pouflard.

GRIFFONOT.

Cependant une enquête..,

BAVARET.

Un plaidoyer.

NAZILLARD.

Silence, Messieurs.

ROQUENTIN.

Cette moitié est composée de toutes les nôtres. C'est la partie féminine de la ville qui s'insurge : et vous devinez d'où vient l'insurrection. C'est ma jolie nièce, Rose Dermilly, que l'on veut exiler. J'ai eu ce matin une discussion fort vive, tel que vous me voyez, avec Madame Roquentin.

Air : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Messieurs, après quarante ans de ménage,

Le croirez-vous, Madame Roquentin

Fait la grimace, et m'appelle volage.

Je n'y tiens plus, et lui dis ce matin :

Si votre époux fût longtemps débonnaire,

Il veut, enfin, reprendre le dessus..

Comment : Madame ?

Montrer les dents ! encor de la colère !

Quand je croyais que vous n'en aviez plus.

Mais, Messieurs, croyez-vous qu'à soixante-dix ans, le bailli Roquentin se laissera mener à la lisière ?

POUFLARD.

Croyez-vous que M. Pouflard n'ait pas une tête ?

BAVARET.

Pensez-vous que...

ROQUENTIN.

Il ne s'agit pas de ce que nous pensons. Nous ne pensons rien. Il faut agir ; et montrer, enfin, que nous sommes des hommes : oui, quoique ces dames refusent la partie de

chasse, Messieurs, je vous invite à ne pas y manquer. Mais j'aperçois ma nièce avec cet habit de chasse qui a fait tant de jalouses. Elle ignore ce qui se passe.

BAVARET.

Nous allons l'en instruire.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, ROSE, *en habit de chasse très-élegant.*

ROSE.

Eh bien ! Messieurs, êtes-vous prêts ? Partons-nous, éloquent avocat, grave bailli ?

ROQUENTIN.

Ah ! quand il vous voit, belle chassette, le bailli ne peut garder sa gravité, la balance de la justice perd son équilibre et l'amour la fait pencher du côté des graces.

Air : Vaud. de partie carrée.

ROQUENTIN.

A ce discours serait-on insensible ?

ROSE.

Ce ton galant me trouble et m'interdit.

ROQUENTIN.

Pour te charmer je ferai l'impossible.

ROSE.

Vous faites, je crois, de l'esprit.

ROQUENTIN.

A Thémis même, ici l'amour dérobe

Un style aimable autant que bien placé.

Mon compliment, pour un homme de robe,

N'est pas si mal troussé.

ROSE.

Ah ! mon dieu ! que vos galanteries m'assomment ! vous êtes terribles, vous autres gens du palais, quand vous voulez quitter le style de la chicane.

ROQUENTIN.

Tu nous chicanes là mal à propos. Allons, messieurs, ne l'importunons pas ; et partons pour cette chasse qui sera, hélas ! privée d'un de ses plus grands agréments.

ROSE.

Comment ? mon oncle.

ROQUENTIN.

Nos femmes n'y venant pas, il serait inconvenant que tu y vinsses.

ROSE.

Eh ! bien, mon oncle, restez donc : j'ai à vous parler seule un instant.

ROQUENTIN.

Messieurs, allez toujours devant faire votre toilette de chasse ; je vous rejoins-bientôt.

POUFLARD.

A votre aise.

Air : De chasse. Kaul. de Méléagre.

Allons, amis, partons pour la chasse.
Et du palais oublions tout l'ennui :
Courons perdrix et lièvre et bécasse ;
C'est le gibier qui nous tente aujourd'hui.

BAVARET.

Tout le palais va donc être en déroute,
Thémis s'éveille au son bruyant des cors.

NAZILLARD.

Que je rencontre un lapin sur la route,
Et, sur le champ, je l'appréhende au corps.

Tous.

Allons, amis, etc.

S C E N E V.

ROQUENTIN, ROSE.

ROQUENTIN.

Nous voilà seuls. Que veux-tu de ton petit tonton ?

ROSE.

Mon cher oncle, il y auroit un moyen de faire finir tous les propos et l'humeur des dames de la ville.

ROQUENTIN.

Et lequel ?

ROSE.

Mariez-moi.

ROQUENTIN.

Diable! mademoiselle; c'est bientôt dit.

ROSE.

Ce seroit bientôt fait.

ROQUENTIN.

Oui, mais un mari?.....

ROSE.

Ce n'est pas là ce qui m'embarrasse.

ROQUENTIN.

Et une dot?

ROSE.

N'êtes-vous pas chargé de me la donner? puisque, comme mon tuteur, vous gérez la fortune que m'a laissée mon père.

ROQUENTIN.

Tu-es donc bien pressée de te marier?

ROSE.

J'ai dix-sept ans.

ROQUENTIN.

Est-ce que tu ne pourrois pas attendre encore cinq ou six ans?

ROSE.

Pourquoi cela?

ROQUENTIN.

C'est que mon petit neveu Trigaudin, que je te destine, n'a encore que douze ans.

ROSE.

C'est une plaisanterie.

ROQUENTIN.

Non, mademoiselle, non. Je sais bien que vous lui préférez le petit avocat Sainval: mais, pour vous apprendre à aimer sans ma permission, vous resterez fille; jusqu'à ce que vous soyez majeure.

ROSE (le cajolant.)

Mon petit oncle!

ROQUENTIN.

Ne me cajolez point.

ROSE.

Je vous en prie.

(12)

ROQUENTIN.

C'est jugé,

ROSE.

En première instance.

ROQUENTIN.

Ah ! friponnette ! tu le sais bien. Faisons la paix,

ROSE.

Volontiers.

(*Il la baise sur le front.*)

SCENE VI.

Les Mêmes, Mad. ROQUENTIN.

Mad. ROQUENTIN.

Fort bien, monsieur, appuyez.

ROQUENTIN.

Ma femme ! C'est le diable !

Mad. ROQUENTIN.

Et vous, petite effrontée ! vous ne rougissez pas !

ROSE.

De quoi, ma tante ?

Mad. ROQUENTIN.

Air : *De ce baiser la douceur.*

De ce baiser, petite mijaurée,
Que vous donnoit monsieur de Roquentin.

ROSE.

Rose, qu'anime un zéphir du matin,
Ne rougit pas au souffle de Borée.

Mad. ROQUENTIN.

Qu'est-ce que c'est que Borée, monsieur !

ROQUENTIN.

C'est moi, ma femme ; c'est moi.

Mad. ROQUENTIN.

Comment, vous ? Un bailli de Caudebec, Borée !

ROQUENTIN.

Allons, allons, madame Roquentin, vous n'y êtes pas.
C'est une métaphore.

Mad. ROQUENTIN.

Eh ! mon dieu ! est-ce à votre âge que l'on doit s'occuper de métaphores ?

ROQUENTIN.

Mais ma femme....

Mad. ROQUENTIN.

Il faut à monsieur des métaphores ! on vous en donnera vraiment.

ROSE.

Mon dieu, ma tante, vous n'entendez pas....

Mad. ROQUENTIN.

Je n'entends pas ? Je ne suis pas sourde, mademoiselle : j'ai de bonnes oreilles et n'entends qu'à trop. Je sais que, parce que j'ai soixante ans, on me croit vieille ; mais j'ai bon pied, bon œil, et il est affreux que M. Roquentin traite de la sorte une femme, qui lui a apporté une dot aussi considérable.... cent arpens de bois de haute futaie !

Air : *Culbuter par compagnie.*

Oser me délaisser ainsi !
De fureur je suis transportée.
Vous verrez de quel bois ici
Se chauffe une femme irritée.

ROQUENTIN.

N'élevez pas ainsi la voix ;
Un tel reproche est malhonnête ;
Toujours me parler de ce bois !
Vrai ! j'en ai par-dessus la tête.

Eh bien ! madame Roquentin, je vous ferai voir que je ne suis pas du bois dont on fait les maris que l'on mène par le nez.

Mad. ROQUENTIN.

Par le nez ! Vous ai-je jamais mené par le nez, M. Roquentin ?

ROQUENTIN.

Non, parce que je n'ai pas voulu : parce que j'ai toujours suivi cet axiôme de Bartole : *Maritus in domo magister, et cetera* ; ce qui veut dire....

Mad. ROQUENTIN.

Eh ! monsieur, cela s'entend assez.... Ah ! se taire

et se taira ! Votre Bartole est un sot, et vous un autre, et je ne me tairai pas.

ROQUENTIN.

Qui est-ce qui vous dit?...

Mad. ROQUENTIN.

Faire taire la Baillive de Roquentin!

ROQUENTIN.

Eh ! non , c'est du latin qui.....

Mad. ROQUENTIN.

Quand ce seroit du grec ! je ne me tairai pas, et je vous dirai qu'il est fort dur de voir toutes les femmes d'une ville, d'un baillage, d'un présidial, sacrifiées à une petite personne qui a apporté de Paris la discorde et la zizanie.

ROSE.

Mon dieu ! ma tante, je ne demande pas mieux que d'y retourner ; que mon oncle me rende ses comptes de tutelle, qu'il me marie, et je vous quitte.

Mad. ROQUENTIN.

Air : Du partage de la richesse,

Que signifie un tel langage ?
Vous prenez trop tôt votre essor.
Pour raisonner du mariage -
Vous êtes trop petite encor.
Voyez un peu cette éveillée
Parler d'époux quel entretien !
Depuis dix ans, moi j'étais mariée
Que je ne parlais pas du mien.

ROSE.

Eh ! bien arrangez-vous comme il vous plaira : mais je vous préviens que je perds patience dans cette ville : que la galanterie des hommes est aussi ridicule que la prudence des femmes ; et que je vais chercher tous les moyens de me venger de la prédilection des uns et des persécutions des autres. (*elle sort.*)

SCÈNE VII.

M. ET Mad. ROQUENTIN.

ROQUENTIN.

Que diable ! Mad. Roquentin, vous avez tort de

pousser à bout cette petite fille ; dont nous avons la fortune entre les mains,

Mad. ROQUENTIN.

Je me moque de sa fortune.

ROQUENTIN.

Et moi , je ne m'en moque pas.

Mad. ROQUENTIN.

C'est une petite folle capable de...

ROQUENTIN.

Ma femme ; il ne faut pas condamner sans preuve.

Mad. ROQUENTIN.

Je n'en manquerai pas.

ROQUENTIN.

Qu'elles soient juridiques ; et alors je veux bien obtempérer à votre demande. Adieu ma poulette je vais m'habiller pour aller à la chasse avec ces messieurs.

Nous coucherons à Belle-Fontaine afin d'être en plaine demain à la pointe du jour.

Mad. ROQUENTIN.

Vous ne revenez pas ce soir ?

ROQUENTIN.

Non, ma poulette. La partie est faite comme cela.

Mad. ROQUENTIN.

Voilà la première fois depuis quarante ans.

ROQUENTIN.

Cela n'est pas trop, j'espère.

Mad. ROQUENTIN.

Air : *De Marcelin.*

Vous savez que j'ai peur la nuit.

Quand près de moi , je n'ai personne :

Et si j'entends le moindre bruit ,

Je m'inquiète et je frissonne.

ROQUENTIN.

Pour te rassurer s'il est bon ,

Qu'après de toi quelqu'un repose ,

Mets dans ta chambre Madelon ,

Et ce sera la même chose.

Mad. ROQUENTIN.

Allez, allez ; monsieur je ferai veiller qui bon me semblera.

ROQUENTIN.

La terrible chose qu'une femme jalouse ! Adieu ,
madame la baillive : venez m'embrasser.

Mad ROQUENTIN

Non , non , monsteur Borée. Allez embrasser made-
moiselle Rose ; je n'aime pas les métaphores , moi.

ROQUENTIN.

'Ah ! j'en perdrai l'esprit ! j'en perdrai l'esprit ! .

(*Il sort.*)

Mad. ROQUENTIN.

Il n'y a pas de danger.

SCENE VIII.

Mad. ROQUENTIN , *Mad. Bavaret accourant.*

Mad. BAVARET.

'Ah ! ma chère amie ! vous voyez une femme-outragée ;
furieuse ! Cela crie vengeance ; c'est une chose par-des-
sus les maisons !

Mad. ROQUENTIN.

Vous ne pouvez pas , ma chère amie , être plus outragée
ni plus furieuse que moi.

Mad. BAVARET.

Vous aussi ? C'est donc une contagion , une épidémie
répandue sur la robe ? Je quitte la femme de l'assesseur ,
celle du rapporteur , celle du greffier , celle de l'huissier ;
elles m'en ont toutes dit autant. Quelle contrariété ! Au
moins quand on est seule infortunée , on se plaint ;
on compte sa peine ; les autres vous écoutent ; mais
quand il faut écouter soi-même , cela vous ôte tout le
plaisir qu'il y a d'être malheureuse.

Mad. ROQUENTIN.

Consolons-nous mutuellement. Je vais vous dire mes
chagrins.

Mad BAVARET.

Je vais vous dire les miens auparavant.

Mad. ROQUENTIN.

Laissez-moi commencer.

Mad. BAVARET.

Eh bien ! disons-nous-les ensemble.

Mad. ROQUENTIN.

Nous ne nous entendrons pas.

Mad. BAVARET.

C'est égal ; nous parlerons du moins.

Mad. ROQUENTIN.

C'est mon mari.....

Mad. BAVARET.

C'est le mien aussi.

Mad. ROQUENTIN.

Qui me délaisse....

Mad. BAVARET.

Qui m'abandonne.

Mad. ROQUENTIN.

Qui va à la chasse.

Mad. BAVARET.

Aux bécasses, ma chère amie, aux bécasses.

Mad. ROQUENTIN.

Hélas ! notre histoire est la même.

Mad. BAVARET.

Il couche à la campagne.

Mad. ROQUENTIN.

Le mien aussi.

Mad. BAVARET.

C'est une abomination.

Mad. ROQUENTIN.

Je sais bien qu'ils nous avoient engagées à y aller ;
qu'il ne tenoit qu'à nous de faire cette partie de plaisir.

Mad. BAVARET.

Sans doute ; mais je m'en serais bien gardée : en nous
en privant, nous avons l'agrément d'en priver mademoi-
selle Rose, votre chère nièce, qui a l'impertinence de
monter à cheval à merveilles, d'être de la plus grande
adresse à la chasse, et qui auroit été la reine de la fête.

Mad. ROQUENTIN.

Savez-vous, ma chère amie, que j'ai surpris mon mari embrassant cette petite mijaurée.

Mad. BAVARET.

Le mien, l'autre jour, ne lui a-t-il pas donné le bras pendant toute la promenade !

Mad. ROQUENTIN.

Qu'entends-je là dedans ?

Mad. BAVARET.

Tenez, tenez, voilà bien d'autres plaignantes.

SCENE IX.

Les Mêmes, Mad. POUFLARD.

Air : *D'Aliné.*

C'est une horreur, une infamie.
Chacune de nous est trahie ;
Vous m'en voyez toute saisie.
Nos époux ne sont plus épris ;
Il faut, pour punir leur mépris,
Apprendre à vivre à ces maris.

SCENE X.

Les Mêmes, Mad. BONBEC.

Mad. BONBEC.

Mesdames ; vengeance, vengeance !
Eh ! quoi, dans une triste absence
Passer le tems de la vacance ;
Ils nous quittent pour des perdrix ;
Il faut, pour punir leur mépris,
Apprendre à vivre à nos maris.

SCENE XI.

Les Mêmes, Mad. GRIFFONOT,

Mad. NAZILLARD.

Ah ! madame la conseillère,
Voilà l'huissière, la greffière,
Conseillez-nous, que faut-il faire ?
Messieurs nos époux sont partis,

Nous voilà seules au logis ;
Qu'allons-nous faire sans maris ?
Sans nos maris ?

Ensemble. { Qu'allons-nous faire sans maris ?
Montrons à vivre à nos maris.

Mad. BAVARET.

Vous le voyez, madame la baillive ; il n'y a qu'un cri dans la ville contre ces messieurs : ce cri est celui de l'indignation : que celui de la vengeance y réponde. Consolez-vous, femmes désolées ; les consolations n'ont jamais manqué à des femmes aimables ; et à ce titre, vous en aurez.

Mad. ROQUENTIN.

Vous êtes bien bonne de vous affliger pour une absence momentanée. Lorsque vous aurez mon expérience, vous saurez qu'on n'a pas toujours ce que l'on désire, et qu'il faut quelquefois prendre patience.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, SAINVAL.

SAINVAL, (*au fond*).

Je croyois trouver Rose ici.... Quelle réunion de femmes !

Mad. POUFLARD.

Voulez-vous m'en croire ! Vengeons-nous de nos maris.

SAINVAL, (*à part*).

Se venger !

Mad. BONBEC.

Mais, comment nous venger ?

Mad. BAVARET.

Ils se divertissent sans nous ; divertissons nous sans eux.

Mad. POUFLARD.

Sans doute. Ils aiment la chasse : nous, nous aimons la danse ; dansons.

Mad. BONBEC.

Oui, donnons un bal.

Mad. POUFLARD.

Nous ne manquerons pas de cavaliers.

Mad. BAVARET.

Et qui vaudront bien nos maris.

SAINVAL , (à part).

Ils n'auront pas grand peine.

Mad. ROQUENTIN.

Au surplus , ce sera un petit bal sans prétention.

SAINVAL.

Cachons-nous de manière à tout entendre sans être vu.

Mad. POUFLARD.

Et nous nous en donnerons.....

Mad. BAVARET.

Madame la baillive , j'espère bien que mademoiselle Rose sera exclue de notre réunion. N'est-elle pas éprise de ce petit Sainval !

SAINVAL , (à part).

On parle de moi.

Mad. POUFLARD.

Ce petit avocat de Paris , qui fait le précieux , et qui n'est qu'un fat ?

SAINVAL , (à part).

On m'arrange bien.

Mad. POUFLARD.

C'est un petit insolent , qui , l'autre jour , n'a pas daigné ramasser mon éventail , que j'ai laissé tomber deux fois exprès.

Mad. ROQUENTIN.

Laissons cela ; et occupons-nous de notre petit bal. Madame la greffière , vous allez écrire les invitations.

Mad. GRIFFONOT.

Je vais passer pour cela dans le cabinet de mon mari.

Mad. BAVARET.

Et nous , mesdames , choisissons bien nos danseurs.

Air : Ronde de la ferme et du château.

Vous verrez danser la gavotte

Au clerc de monsieur Bavaret ;

Il a la tournure un peu sotté,
Mais, à l'entrechat toujours prêt,
Les jolis petits pas qu'il fait!

Mad. POUFLARD.

Quand nos maris entroient en danse,
Après la moindre contredanse,
Il falloit leur dire : allez donc.
Mais ici, quelle différence!
Nos gaillards, sans tant de façon,
Vont faire plus d'un rigaudon.

Mad. ROQUENTIN.

Moi, j'aurai pour entrer en danse
Le clerc de monsieur Roquentin.

Mad. BONBEC.

Pour former une contre-danse,
De Bonbec le petit cousin
Viendra me présenter la main.

Mad. GRIFFONOT.

Mon grand voisin, monsieur Nicaise
Comme un lutin danse l'anglaise.

Mad. BAVARET.

Nous, nous danserons,
Chanterons.
Sautez donc ;
Sautez ma dondaine,
Et sans peine
Ils nous répondront :
Allons donc ;
Sautez ma dondon.

(*Elles sortent en dansant.*)

S C È N E XIII.

SAINVAL ROSE.

ROSE, (entrant.)

Elles s'en vont enfin... (*Apercevant Sainval*)
Eh ! quoi, vous ici, Sainval !

SAINVAL.

Heureusement pour vous, Mademoiselle, je viens
d'entendre la plus jolie petite conspiration...

ROSE.

Contre qui?

SAINVAL.

Contre vous et contre moi. Mad. Poufflard et Mad. Roquentin sont furieuses.

ROSE.

Les ridicules personnes!

SAINVAL.

Elles vont en l'absence de leurs maris donner un bal aux jeunes gens de la ville : nous en sommes exclus tous deux.

ROSE.

Que nous importe!

SAINVAL (à la table , écrivant un billet.)

Oh! je n'ai pas l'ame si bonne que vous. Je veux me venger.

ROSE.

Que faites-vous là?

SAINVAL.

Je veux les troubler dans leurs plaisirs.

ROSE.

Pourquoi donc, ces pauvres dames profitent de l'occasion.

Air : *La danse n'est pas ce que j'aime.*

Il faut bien qu'une femme danse,
C'est un plaisir très-innocent.

SAINVAL.

Avec leurs clercs est-il décent
Qu'elles forment la contre-danse.

ROSE.

Allons, un peu plus d'indulgence
Tout les engage à se presser.
Depuis vingt-ans, il faut penser
Que leurs maris ne les font plus danser.

SAINVAL.

Voilà ma lettre prête, (*Il appelle*) holà ! Lafleur!
(*Un domestique parait.* (Porte sur le champ cette lettre à son adresse. (*Le domestique sort.*) Je sais que madame Bavaret travaille contre nous ; c'est une femme dangereuse, une langue bien affilée que cette madame Bavaret.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, Mad. BAVARET.

Mad. BAVARET.

On parle de moi.

ROSE.

Je ne la croyois que ridicule.

Mad. BAVARET.

Ridicule !

SAINVAL.

Elle est méchante ; par la raison qu'elle n'est plus jeune, et qu'elle est coquette.

Mad. BAVARET, se montrant.

Ah ! c'est trop fort ! M. Sainval, vous êtes un impertinent ; et vous, mademoiselle qui faites ici la sucrée, je vais engager votre tante à réprimer votre petit orgueil et vos insolentes menées. Vous ne savez pas de quoi est capable une femme poussée à bout.

SAINVAL.

Vous ne savez pas de quoi est capable un homme que l'on met au défi.

Mad. BAVARET.

Prenez-y garde, je ne suis pas bonne.

SAINVAL.

Je ne dis pas le contraire.

Air : *de l'Avare.*

Votre courroux, que je redoute,

Vous porte en vain à ces éclats.

Parlez, parlez, je vous écoute ;

Je ne vous imiterai pas.

Ici votre pudeur, qui tremble

D'un tête à tête plein d'attraits,

Veut me chercher querelle, mais

Nous n'en aurons jamais ensemble.

(Il sort.)

SCENE XV.

Mad. ROQUENTIN , Mad. BAVARET , ROSE.

Mad. BAVARET.

Eh ! arrivez donc , madame , arrivez donc , voici du nouveau ; mademoiselle votre nièce est une jolie personne.

Mad. ROQUENTIN.

Qu'y a-t-il ? qu'a-t-elle encore fait ?

Mad. BAVARET.

Elle a reçu un jeune homme dans cette chambre je les ai trouvés en tête-à-tête.

Mad. ROQUENTIN.

Ah ! mademoiselle , savez-vous ce que c'est qu'un tête ?

ROSE.

Je pense , madame , que vous ne l'ignorez pas.

Mad. ROQUENTIN.

Petite péronelle , vous insultez une baillive.

ROSE.

Je ne suis pas sous votre juridiction.

Mad. ROQUENTIN.

Je vais vous prouver le contraire.

Mad. BAVARET.

Ferme , madame Roquentin.

ROSE.

Madame l'avocate s'en mêle aussi ?

Mad. BAVARET.

Oui ! mademoiselle.

ROSE.

Allons , mesdames , appeaisez votre colère ; je sais d'où elle vient. Vous êtes jalouses de moi. Eh ! bien.

Air : *Vaud. du Diable couleur de rose.*

De vos torts je me vengerai
Avec l'arme du ridicule.
Gaiement je vous enlèverai
Amans et maris sans scrupule.

Puisque d'innocens passetems
A vos yeux me rendent coupable ;
Je ris de vos airs importants,
Désormais ici je prétends
Vous faire damner.

Mad. ROQUENTIN et Mad. BAVARET.

C'est un diable. (*bis.*)

Mad. BAVARET.

Il faut que cela finisse, madame Roquentin.

Mad. ROQUENTIN.

Et à l'instant même. Je vous condamne, mademoiselle,
à la réclusion. Montez à votre chambre.

ROSE.

M'emprisonner ! oh que non ! On n'arrête pas les gens
sans un jugement.

Mad. BAVARET.

Madame Roquentin, elle nous indique elle-même ce
que nous devons faire. Oui : il faut rendre contre elle
un jugement dans toutes les formes. Ces dames sont
toutes ici. En attendant l'heure du bal, assemblons-
nous ; saisissons la delinquante ; et livrons-la à la justice
féminine.

ROSE.

Je plaiderai ma cause.

Mad. BAVARET.

Je plaiderai contre vous. Que madame Bonbec se
charge de l'enquête. Chacune de nous remplira dans ce
nouveau tribunal les fonctions qu'y exerce ordinairement
son époux.

Mad. ROQUENTIN.

AIR : On se chagrine trop vite.

Moi, je serai présidente,
Et madame plaidera ;
La conseillère prudente
Après de moi siégera.

Mad. BAVARET.

De nos officiers, les femmes
Mettront la cour au complet ;
Et toutes les autres dames
Opineront du bonnet.

Mad. ROQUENTIN.

Nous verrons, mademoiselle, si vous braveriez l'autorité d'un tribunal aussi respectable.

ROSE.

C'est donc tout de bon ?

Mad. BAVARET.

Tout de bon.

ROSE.

Oh ! la bonne folie !

Mad. BAVARET.

Mais, de peur que la délinquante ne se soustraie, il faut d'abord la mettre en charge privée.

Mad. ROQUENTIN.

Je la décrète de prise de corps.

Mad. BAVARET.

Je vais faire exécuter vos ordres par Madelon et Toinette, nos chambrières, femmes des archers de la ville. (à madame Roquentin) Allez, madame, rassembler le tribunal. (Madame Roquentin sort, elle appelle) Voilà ! Madelon ! Toinette !

SCÈNE XVI.

Mad. BAVARET, MADELON, TOINETTE.

MADÉLON accourant.

Quoi, madame ?

TOINETTE de même.

Qu'est-ce que vous désirez, notre maîtresse ?

Mad. BAVARET.

Mettez-vous en sentinelle à cette porte, et ne laissez point sortir mademoiselle Rose sans l'ordre de madame Roquentin.

MADÉLON et TOINETTE.

Oui, madame Bavaret.

Mad. BAVARET à Rose.

Vous, mademoiselle, entrez dans la salle du greffe : on vous introduira ici quand le tribunal sera assemblé.

ROSE.

Allons mesdames, vous allez me donner la comédie.
(Rose entre dans la salle au greffe, les deux servantes se mettent en faction devant la porte. Madame Bavaret sort.)

SCÈNE XVII.

(Toutes les femmes, revêtues des robes de leurs maris, entrent en ordre et vont prendre leur place. Madame Roquentin se place sur le tribunal, ayant à côté d'elle madame Pouffard et une autre conseillère; madame Griffonot se place à la table qui se devant le tribunal; madame Bonbec dans le banc de l'accusateur public; et madame Nazillard se tient debout, la baguette d'huissier à la main.)

Mad. ROQUENTIN.

Laissez entrer au parquet tout le public féminin qui doit assister à l'audience. *(Le parquet se garnit de femmes.)*

SCÈNE XVIII.

Les mêmes, les femmes entrent.

AIR: *Allez quel scandale.*

Entrons, entrons dans ce local
 Pour voir un nouveau tribunal } *ter.*

Une femme qui va plaider,

Une autre qui va décider;

Et rendre justice en ces lieux,

C'est du nouveau, c'est du curieux.

Mad. NAZILLARD.

Silence, mesdames

Mad. ROQUENTIN.

Où sont les avocates?

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, Mad. BAVARET avec une robe
d'avocat.

Mad. BAVARET.

Me voici.

Mad. ROQUENTIN.

Maitresse BAVARET; prenez place. Pour qui vous?

Mad. BAVARET.

Pour la partie publique offensée; contre demoiselle Rose Dermilly, parisienne, coupable de lèze-pruderie envers les dames de la ville de Caudebec.

Mad. ROQUENTIN.

Faites comparaître l'accusée.

(On l'amène.)

SCÈNE XX.

Les mêmes, ROSE.

CHOEUR.

Air: *Que d'attraits, que de majesté!*

Quel maintien et quelle fierté!
Point d'effroi, de timidité.

Mad. NAZILLARD.

Silence, mesdames!

Mad. ROQUENTIN.

Or sus, mesdames, procédons par ordre; et tâchons de nous entendre, si faire se peut.

Mad. NAZILLARD.

Silence, mesdames!

Mad. ROQUENTIN.

Madame la rapporteuse, lisez à l'accusée les faits et griefs qui lui sont imputés, afin que, le pour et le contre entendus, elle soit condamnée ou acquittée selon notre bonne et loyale justice.

Mad. BONBEC *se lève et lit.*

Ce jourd'hui, vingtième jour de septembre, à trois heures de relevée, le tribunal des dames notables de la ville étant assemblé, a comparu la demoiselle Rose Dermilly, parisienne, accusée du crime de lèze-pruderie et haute trahison envers les dames de la ville de Caudebec; laquelle a, par ses paroles, faits et gestes, attenté à la tranquillité desdites dames, en portant des robes d'une élégance ridicule, se donnant des grâces comme à Paris,

et détournant les maris de cette ville de causer avec leurs femmes, qui se trouvent par ce moyen délaissées, abandonnées, isolées; regardons son plus long séjour en cette ville comme attentatoire au repos des ménages; concluons à ce que ladite demoiselle Rose Dermilly, parisienne, soit bannie de la ville. A ces causes, supplions le tribunal de vouloir bien écouter la voix des dames plaignantes, et prononcer sur le sort de la délinquante, avec l'impartialité dont les femmes ont toujours donné la preuve, dans toutes les affaires qui les regardent personnellement.

Mad. ROQUENTIN.

Accusée, quel est votre avocat?

ROSE.

Air : *De l'écu de six francs.*

Loin d'adopter le faux système
Que je vois suivre en d'autres lieux,
Je plaide ma cause moi-même,
Qui pourrait la défendre mieux ?
Dans une occasion si belle,
Une femme, on doit le penser,
A d'autres ne va pas laisser
Le plaisir de parler pour elle.

Mad. ROQUENTIN.

Ce n'est pas là répondre?

Mad. POUFLARD.

Des plaisanteries ne sont pas des raisons.

Mad. ROQUENTIN.

La cour vous engage à vous justifier.

ROSE.

Eh bien, mesdames....

Air : *Du pot de fleurs.*

Si d'un peu de coquetterie
Empruntant le secours heureux,
Je paroïs aimable et jolie,
J'ai cent modèles sous les yeux.
Mesdames, ne vous en déplaise,
S'il suffit, pour vous alarmer,
Qu'on ait le don de plaire et de charmer,
Punissez donc chaque française.

Mad. ROQUENTIN.

Parlez, maîtresse Bavaret.

Mad. BAVARET *(son bonnet à la main, se penchant sous les sons d'un avocat à prétentions)* ;

Mesdames, l'accusée loin de nier ses torts, s'englofie devant vous. Il ne reste donc plus qu'à savoir à quel point ses torts sont graves, à quel degré vous êtes offenses, et quelle punition mérite l'accusée.

Mad. NAZILLARD.

« Silence, mesdames ! »

Mad. BAVARET.

La demoiselle Rose a dix-sept ans, premier crime, mesdames ; oui, c'est un crime d'avoir dix-sept ans, quand vous avez toutes passé la quarantaine ; elle est jolie, second crime ; elle plaît aux hommes qui, faute de mieux, vous adressaient leurs hommages ; elle est donc coupable d'avoir transporté sa jeunesse et ses grâces à Caudebec : car vous étiez sûres d'y briller, lorsqu'elle n'y était pas connue ; mais, que fait-elle, mesdames, pour briller et pour plaire ? que fait-elle pour tourner la tête à nos imbéciles de maris ? elle emploie ce que l'on appelle à Paris les grâces et le bon ton, et ce que nous appelons ici la coquetterie et les manières. Quels sont ses ruses et ses moyens de séduction ? un œil agaçant ; un sourire placé à propos ; une réponse agréable pour l'un, une question intéressante pour l'autre ; et force épigrammes sur vous, mesdames ; oui, des épigrammes et des propos injurieux ; et c'est sur ce dernier point-là que j'appuie ; c'est celui-là qui doit lui faire encourir votre vengeance. Elle a dit, et il y a des témoins qui l'attesteront, que madame Roquentin était une vieille folle. *(Murmures.)*

Mad. NAZILLARD.

Silence, mesdames !

Mad. BAVARET.

Que madame Pouffard étoit une évaporée.

Les Femmes.

Ah ! madame Pouffard une évaporée !

Mad. NAZILLARD.

Silence, mesdames !

Mad. BAVARET.

Que madame Bonbec étoit une pigrièche ; madame Griffonot une harpie ; madame Nazillard une bavarde.

Mad. NAZILLARD.
Comment! moi, une bavarde!

Mad. ROQUENTIN.

Silence, mesdames!

Mad. BAVARET.

Et moi-même, mesdames, j'ai eu mon paquet comme les autres; et j'ai été traitée de coquette par cette petite langue. Voilà, mesdames la liste des torts de l'accusée; c'est à vous à prononcer sur son sort; et à décider si vous garderez dans votre sein un petit serpent, dont les piquères envenimées sont d'autant plus dangereuses qu'on s'y attend moins, et que l'aspic se cache sous les fleurs. Dixi.

(Elle s'essuie le front et se rassied.)

Mad. ROQUENTIN.

Qu'avez-vous à répondre à cela, accusée?

Air : *Du vaudeville du petit courrier.*

Avez-vous appelé jamais

Madame Gouffon *la pie?*

Madame Bonbec *une pie?*

Voilà deux grands points du procès.

Enfin, dans vos discours frivoles,

Avez vous dit et répété

Que nous étions toutes des folles.

Rosa

Mesdames, c'est la vérité.

(Murmures.)

Mad. NAZILLARD.

Silence, mesdames!

Mad. ROQUENTIN, après avoir consulté les deux personnes qui sont à côté d'elle.

En conséquence de cet aveu, la Cour, oui le plaidoyer de maîtresse Bavaret, et les conclusions de sa rapporteuse, condamne la demoiselle Rose à être sur le champ menée au bureau des Vélocifères, pour être reconduite à Paris en diligence; et si messieurs nos maris en appellent, on leur signifiera le jugement rendu par la Haute-Cour femmine de Châteaufort. La séance est levée.

(Toinette et Madeiron emmènent Rose, et les dames composant le tribunal quittent leurs robes noires.)

Les femmes composant le public, en sortant.

Air : *Ah ! quel scandale.*

Sortons ; sortons du tribunal ;

Il est assez original,

Une femme vient de plaider,

Une autre vient de décider.

De rendre justice en ces lieux ;

C'est du nouveau, c'est du curieux.

} *Bis.*

Mad. ROQUENTIN.

Il est tems de faire entrer nos danseurs, Madame ;
l'huissière avertissez-les.

Mad. NAZLLARD.

Entrez, messieurs.

SCÈNE XXI.

Les Mêmes, sept jeunes gens.

Les sept jeunes gens.

Air : *De la Pastourelle.*

Au plaisir de la danse,

Mesdames livrez-vous :

Formons la contredanse

En dépit des jaloux.

SCÈNE XXII.

Les Mêmes, les Maris en habit de chasse,
ROSE, SAINVAL.

Les Maris, en entrant.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

Les Femmes.

Ciel ! nos maris !

ROQUENTIN, à sa femme.

Suite de l'air.

Votre conduite est belle ;

Et voici du nouveau.

M. POUFLARD.

Danser la pastourelle

Sans votre pastoureau !

Ensemble.

Les **MARIS.**

Au plaisir de la danse,
Quoi ! se livrer sans nous ?
Une telle impudence
Excite mon courroux.

ROSE et **SAINVAL.**

Maris, que l'on offense,
Vous voyez entre nous
Que, pendant votre absence,
On danse bien sans vous.

Les sept jeunes gens.

Redoutons la vengeance
De ces graves époux.
Hélas ! la contredanse
Finira mal pour nous.

ROSE, *seule.*

Vous ne pouvez, je pense,
Témoigner de courroux,
Quand nul de vous ne danse,
Qu'elles dansent sans vous.

Tous.

Au plaisir de la danse, *etc.*

ROSE.

Vous êtes prises, mesdames.

ROQUENTIN, *à sa femme.*

Vous, qui condamnez les autres

MAD. ROQUENTIN.

Ah ! çà, messieurs, qui vous a fait quitter votre chasse ?

SAINVAL.

Moi, madame, qui les ai instruits de tout.

ROQUENTIN.

Oui, mesdames : nous savons que vous avez profané
la toge ; et condamné cette innocente.

ROSE.

Mais, j'en appelle.

ROQUENTIN.

Tu as raison ; et quant à vous, mesdames, qui vous
es permis de danser avec nos clercs.....

POUFLARD,

Nous croyez-vous gens à payer les violons ?

BAVARET.

Eh ! bien, vous ne dites rien, mesdames !

ROQUENTIN.

Que voulez-vous qu'elles disent ? Bartolle les condamne par cet axiôme : *femme qui se tait a tort*. Messieurs nos clercs , retournez à vos études respectives ; et grossoyez : cela vaudra mieux que de danser. Vous , mesdames , reprenez l'aiguille , et que chacun soit à sa place. Rose , la tienne n'est pas ici. Va briller à Paris au milieu des femmes aimables. (*A part.*) Les nôtres ne t'y suivront pas.

ROSE.

Mon oncle , qui est-ce qui m'y conduira ?

ROQUENTIN , *montrant Sainval.*

Voilà un jeune avocat , qui a gagné sa cause auprès de toi.

ROSE.

Oui , mon oncle.

ROQUENTIN.

Je lui cède mes droits de tutelle.

SAINVAL.

Ah ! monsieur !

ROQUENTIN.

Ah ! ça , mes amis , voilà notre chasse interrompue : usons d'indulgence ; restons ici , et faute de mieux , dansons avec nos femmes.

Mad. ROQUENTIN.

C'est tout au plus s'ils se souviendront des figures.

VAUDEVILLE.

Chœur général.

Air : *Honneur à la musique.*

A la mélancolie
Ne donnons point accès ;
Qu'aujourd'hui la folie
Gagné encor son procès.

Rose , au Public.

Air : *Du Vaudeville de haine aux hommes.*

Quand , armé de son manuscrit ,
Dans un salon , l'auteur s'avance ,

(35)

Il lit sa pièce; on l'applaudit;
C'est juger en première instance.
Toujours inquiet sur son sort,
Il offre au Public son ouvrage.
Ce n'est qu'avec votre suffrage
Qu'on le juge en dernier ressort.

Chœur.

A la mélancolie, etc.

F I N.

DE L'IMPRIMERIE DE CUSSAC; rue d'Orléans-
Saint-Honoré, N° 13.